

ENTRE-NOUS

Un Québécois, un vrai, un pur sang, qui ne jure que par Québec (vous seriez bien étonné si je vous disais son nom), entre en coup de vent dans mon bureau, se jette sur mon canapé, souffle un peu et se décide enfin à parler :

—J'arrive de Montréal...

—Bravo!

—Oui, de votre Montréal dont vous me parlez toujours, que vous vantez à tout propos...

—Et puis?

—Et puis? et après? Eh bien, je ne dis pas que Montréal vaut mieux que Québec, ça non, c'est impossible à dire pour un Québécois, mais enfin, votre Montréal a du bon.

—Tiens, tiens!

—Oui, et quand on viendra encore me dire qu'au point de vue littéraire et artistique, Québec est l'Athènes du Canada, je ne dirai rien, ne voulant pas parler contre la noble cité qui m'a donné le jour, mais je sais à quoi m'en tenir.

—Cependant...

—Quoi, cependant? mais où sont-ils vos Athéniens, montrez-m'en un, un seul ici?

—Etes-vous allé aux Nouveautés?

—Parbleu! et c'est peut-être ce qui a le plus contribué à ma conversion ou à ma perversion, comme vous voudrez, nous sommes dans un pays libre. "L'Aiglon", "Le monde où l'on s'ennuie", "Mlle de la Seiglière", "Mme Sans-Gêne"! quelle série de chefs-d'œuvre, j'en ai la tête toute pleine encore!

Et puis, ce n'est pas tout, j'ai assisté, pendant la même semaine, au banquet des journalistes canadiens-français, véritable feu d'artifice d'esprit, de gaieté et de bon ton, et, ma foi, bien que ce ne fussent pas des Québécois, cela m'a fait plaisir d'entendre ces Canadiens distingués qui font honneur à notre pays, et je dirai plus, qui font honneur à la langue française.

Cette belle langue, je l'ai entendue aussi à la soirée Crémazie (un Québécois, celui-là), à cette inoubliable soirée Crémazie!

♦♦ Et quand je pense qu'à Québec, ville française, administrée par des Canadiens-français...

—Chut! malheureux! les murs ont des oreilles! Souvenez-vous que vous êtes dans le bureau d'un employé public...

—Que diable! j'ai bien le droit de dire que ce qui se passe à l'Auditorium est chose honteuse! C'est clair comme le jour! Comment! nous avons attendu des années et des années pour avoir un théâtre convenable, et quand, enfin, nous l'avons, grâce aux plans de notre excellent architecte, M. Berlinguet, (le véritable auteur des plans), on vient nous donner des pièces idiotes, jouées idiotement, et à des prix plus élevés qu'à Montréal!

Bref, auteurs, acteurs, directeurs, actionnaires et spectateurs semblent se donner la main pour produire quelque chose de colossalement invraisemblable dans le genre... mauvais, pour ne pas dire pis encore.

Athéniens de Québec, où êtes-vous?

Pas une pièce française n'a encore été donnée à l'Auditorium!

—Mais, pourquoi y allez-vous?

—Où voulez-vous aller? Que voulez-vous faire?

—Lire, étudier, marcher...

—Oui, oui, tout cela est beau à dire, mais cela finit par être profondément ennuyeux et un peu de bon théâtre ne ferait pas de mal.

—Vous avez la salle Jacques-Cartier.

—Ah! oui, parlons-en de la salle Jacques-Cartier, propriété de la ville, mais bien plus encore des rats qui y ont élu domicile!

—En fin de compte, croyez-vous que la représentation de bonnes pièces comme celles que vous venez de me citer fasse du bien à la population de Montréal.

—Franchement, oui. Il y a bien parfois des

pièces qui semblent un peu risquées, mais il faut bien se rappeler qu'il existe des gens tellement faisandés au moral que le moindre mot d'esprit un peu gaulois leur inspire les idées les plus immondes. Oui, le théâtre fait du bien. "L'Aiglon", "Mme Sans-Gêne", évoquent le souvenir de cette immortelle épopée comme aucun autre peuple n'en a. Cela donne le goût de l'histoire, de la lecture, et, en écoutant ces belles pages, il semble qu'on prend un bain d'héroïsme...

Mais, je vous empêche de travailler... Au revoir!

♦♦ Comme cela est vrai que l'audition de ces belles choses nous fait l'effet d'un bain d'héroïsme, et je viens de ressentir une sensation de ce genre en lisant des vers étranges, sur "Wagram", par Gaston Armelin.

Je ne vous en citerai que la fin, dont vous vous souviendrez quand vous irez entendre "L'Aiglon".

et l'Empereur cria: "La bataille est gagnée!"

Mais, après la victoire et la fin de tout bruit, Le feu continua de brûler dans la nuit, Comme un de ces signaux qu'on rêve entre plaines;

Et s'il est quelque part de géantes lunettes Pour viser notre globe obscur au fond des cieux, Peut-être qu'en lisant cette lettre de feux, Du sein de l'Infini, l'invisible astronome Connut, cette nuit-là, le chiffre du grand homme.

Depuis, pendant un siècle, à travers les saisons, Les blés ont reverdi superbes; les moissons Ont, de leurs vagues d'or, ondoyé sur la plaine, Mais la terre, au-dessous, de cadavres est pleine; A leur poste tombés, ces corps, en rangs étroits, Font une ligne d'os, brisés en deux endroits, Qui zigzaguent à longs traits sur un front de

[trois lieues

Entre le cours du fleuve et les collines bleues; Et si, dans l'avenir, des fouilleurs de tombeaux Levaient ce sépulchral couvercle par lambeaux, Ils trouveraient encor, brusquement démasquée, La grande N dont l'Autriche est à jamais mar-

[quée.

La facture de ces vers n'est pas ordinaire, vous le voyez, on peut même la critiquer, mais quelle grandeur dans l'idée, quelle envolée superbe!

♦♦ Nos hommes politiques et impolitiques ne cessent de nous fatiguer les oreilles avec leurs affirmations du bon accord qui règne entre les hommes de différentes races et croyances, qui habitent le Canada.

A les entendre, les Canadiens n'ont pas de plus chers amis que les fils de John Bull, et les Anglais sont tout prêts à nous offrir la moitié de leur rosbif.

Croyez ça, et buvez de l'eau, et vous deviendrez gras.

Chaque fois que l'occasion s'en présente, nous avons la preuve du contraire.

Il y a quinze jours, l'Université d'Ottawa brûle, et la destruction de ce magnifique établissement, le plus important de notre capitale, si l'on en excepte les ménageries parlementaires, est un désastre qui intéresse toutes les classes de la société. L'utilité de cette université est tellement reconnue que personne ne mettait en doute l'idée toute naturelle que le conseil municipal n'hésiterait pas à venir au secours des incendiés.

On oubliait qu'il s'agissait d'une institution catholique. Une proposition d'allocation de \$50,000 fut faite et même votée par la majorité, mais une certaine opposition combattit la mesure de telle manière, qu'on devait s'attendre à une lutte plus ouverte et plus dure, quand cette décision serait soumise à l'approbation des contribuables, juges en dernier ressort, et, voyant qu'il n'y avait pas unanimité dans le conseil, les autorités de l'Université informèrent d'une manière très digne les pères de la cité qu'ils n'accepteraient pas ce don, même s'il était confirmé par les citoyens.

Ai-je besoin de dire que l'opposition venait de

la part de quelques Anglais, qui viendront encore nous rabacher demain des paroles de paix, d'union et d'aide réciproque.

Le fossé ne se comble pas, il devient de plus en plus large et profond.

Ce n'est pas notre faute.

♦♦ Son Altesse Royale le duc d'Orléans, fils de feu le comte de Paris, petit-fils du duc d'Orléans, et arrière-petit-fils du roi Louis-Philippe, vient d'être expulsé de Belgique, comme un vulgaire vagabond troublant la paix publique.

Cette nouvelle est d'autant plus stupéfiante que le roi des Belges est le meilleur homme du monde et le proche parent du prétendant à la couronne de France.

Le duc d'Orléans, après avoir erré de pays en pays et en avoir été chassé, pour une raison ou une autre, s'était enfin décidé à s'établir en Belgique. Le pays est bon, les habitants en sont affables, et Bruxelles est un petit Paris très réussi.

Une fois sa décision prise, le duc Gamelle, comme on le désigne en certains quartiers, en informa le roi Léopold, son parent, en lui demandant la permission de la mettre à exécution.

Le roi lui donna l'autorisation désirée et recommanda à son turbulent cousin de se conduire convenablement et de ne rien faire qui pût déplaire à la France.

Le duc promit tout ce qu'on voulut et s'installa somptueusement, recevant des amis et pique-assiettes, qui lui donnèrent du "Sire" et du "Majesté" gros comme le bras, en échange de bons diners et de colossales beuveries de bière et de faro, mais il voulut bientôt faire le malin, et les choses finirent par se gâter pour de bon.

Ce garçon a une marote, il veut être roi.

—Mon arrière-grand-père l'a été, je veux l'être aussi, disait-il tous les matins à ses familiers, qui encourageaient sa manie, afin de continuer à boire et à manger pour rien.

Tant qu'il se borna à jouer la comédie en Belgique, tout alla bien, mais dès qu'il commença à vouloir faire de l'agitation en France, le gouvernement français en informa le gouvernement belge, qui, après avoir constaté que les plaintes étaient bien fondées, conseillèrent au roi de flanquer son cousin à la porte.

C'est ce qui vient d'être fait.

Ce prince errant est vraiment à plaindre, il a été dans tous les pays et s'est fait détester partout. Où va-t-il aller maintenant?

Que ne vient-il au Canada? On pourrait en faire un huissier à la verge noire.

♦♦ Un journal d'une petite ville de notre province a publié, dernièrement, la correspondance suivante, adressée à un avocat bien connu de la ville.

"Auriez-vous l'obligeance de me dire où vous avez appris à écrire? Comme mon garçon est d'âge à commencer à s'instruire, je ne voudrais pas tomber sur la même école que celle que vous avez fréquentée."

C'est tout. Comme esprit, c'est d'un goût très douteux, mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que l'avocat en question a pris la chose au pied levé, s'est cru fort insulté dans ses sentiments, sa sensibilité, son honneur, etc., et parle de poursuivre le journal pour avoir de l'argent, comme dommages.

Voilà une cause dont je ne donnerais pas deux sous.

A propos de mauvaise écriture, vous savez que Napoléon écrivait plus que mal; or, un jour, un officier vint dire à l'empereur qu'un vieux monsieur insistait beaucoup pour être reçu et qu'il affirmait avoir été un des professeurs de Sa Majesté. On le fit entrer.

—Sire, Majesté! Monseigneur! Général! balbutia le pauvre vieux en se jetant à ses pieds...

—Tiens, c'est vous, monsieur Délié, dit l'empereur, vous, mon professeur d'écriture.

—Oui, Sire, oui, ah! vous étiez un bien mauvais élève, Majesté!

Napoléon se mit à rire et assura une douce vieillesse à ce bonhomme, si franc.

LEON LEDIEU.